



Les auteurs valaisans savent se montrer glaçants: Jan Länden, Stéphanie Glassey, Joachim Turin et Jean-Yves Gabbud. DR

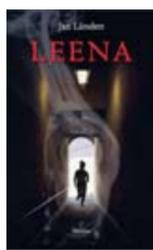
Glaçants polars valaisans à glisser sous le sapin

LITTÉRATURE Le roman policier est à la mode. Et les auteurs valaisans sont de plus en plus nombreux à s'y frotter. Focus sur quatre plumes imbibées d'encre noire.

PAR SARAH.WICKY@LENOUVELLISTE.CH

Alors que les paysages se pétrifient sous les assauts hivernaux, quoi de mieux qu'un roman noir pour se glacer le sang? Et c'est peu dire que le genre se porte bien. Popularisés par des auteurs scandinaves surfant sur la vague de la saga «Millénium», les polars s'arrachent toujours comme des petits pains en librairie. Derrière les locomotives emperlant les best-sellers, il est des plumes romandes qui valent le coup d'œil. On ne présente plus les Nicolas Feuz ou les Marc Voltenauer volant de succès en succès. Dans leur sillage, des Valaisans pointent le bout de leur nez. On vous présente quatre plumes aux styles très différents mais trempées dans une encre à la noirceur obsidienne.

1. «Leena» de Jan Länden



Son héroïne a un patronyme bien d'ici. Leena Fournier est inspectrice à la brigade criminelle genevoise. Comme son auteur Jan

Länden (nom de plume) qui a travaillé pendant vingt ans chez les «stups» du bout du lac. Aujourd'hui engagé à la FedPol à Berne, le Finno-Valaisan a publié son premier roman un peu par hasard. «J'avais du temps durant les trajets en train rythmant ma vie de pendulaire. Je me suis mis à écrire des histoires inspirées de mon quotidien», raconte le natif de Nendaz. Coup d'essai, coup de maître, le manuscrit est édité chez Slatkine avec quasi aucune retouche. «Je n'avais pas pour ambition d'être publié. L'écriture, c'est surtout un plaisir pour me vider la tête. Plus qu'un auteur, je suis un artisan.» Mais force est de constater que le policier, lecteur averti de Michael Connelly, a du talent et le sens du récit.

Certes son métier qui le confronte au grand banditisme lui donne une longueur d'avance mais le souci du réalisme ne prend jamais le pas sur la trame et la densité des personnages. Au bout de sa première enquête sur fond de mafia calabraise, la mystérieuse Leena n'a de loin pas dévoilé tous les pans de sa psyché. On se réjouit de lire la suite qui va paraître tout soudain.

«Leena», Jan Länden, Editions Slatkine, 384 pages

2. «La dernière danse des lucioles» de Stéphanie Glassey



Ses «Confidences assassines» avaient fait grand bruit lors de leur sortie en 2019. Stéphanie Glassey signait un premier

roman noir à souhait tournant autour de l'assassinat d'une épicière retraitée à Basse-Nendaz. L'enseignante et thérapeute récidive avec un deuxième opus tout aussi ténébreux. «La dernière danse des lucioles» raconte une soirée disco virtuelle – semi-confinement oblige – qui vire au drame. L'action se déroule à nouveau en Valais, ce qui n'a rien d'anodin. «Pour moi, le lieu est un personnage en soi. J'ai besoin d'inscrire mon intrigue dans un endroit que je peux décrire», explique l'écrivaine sévissant aussi dans la collection «Gore des Alpes» où elle a publié «L'éventreuse».

«J'aime écrire du noir. Il permet une grande liberté de ton et est une formidable porte d'entrée à l'exploration de l'âme humaine.» L'admiratrice de Fred Vargas, qui a toujours porté l'écriture en elle, se fait plaisir dans son roman choral multipliant les points de vue, poussant l'audace jusqu'à faire parler la trucidée. Un côté déjanté totalement assumé qui donne encore plus envie de suivre cette plume prometteuse, finaliste du prix du polar romand.

«La dernière danse des lucioles», Stéphanie Glassey, Editions Plaisir de lire, 258 pages

3. «Quand le bien souffla l'air dans l'éden» de Joachim Turin



Chez lui, pas de gentil flic qui sauve le monde. Joachim Turin préfère embrasser le point de vue du «méchant». Dans son dernier polar, l'écrivain de Muraz qui s'autoédite met en scène Edern, un tueur «funeste, détestable,

Une enquête journalistique dans le monde des reines



Pas de condé dans cette fiction qui ne se revendique d'ailleurs pas du polar. «Les passeurs de reines», deuxième roman de Jean-Yves Gabbud, plume bien connue des lecteurs du «Nouvel-Liste», met en scène... un journaliste. Un journaliste qui a beaucoup de points communs avec l'écrivain sans toutefois se confondre avec lui. «Je n'évoque pas sa vie intime», sourit le

Bagnard qui s'est inspiré de son travail quotidien et de sa passion pour siffler cette intrigue intriquée dans le monde de la race d'Hérens.

«Certains personnages sont reconnaissables. Car il faut qu'ils existent pour que je puisse les décrire», explique l'auteur qui dit avoir besoin de voir le film dans sa tête avant de coucher des mots sur papier. Ou plutôt sur son iPhone où il attrape des idées à la volée, promenant son histoire partout avec lui.

Sorte de roman d'anticipation, «Les passeurs de reines» esquissent des pistes pour l'avenir de ce milieu très codifié mais se situant à un tournant selon l'auteur qui l'a fréquenté de près. «J'ai envie qu'après la dernière page, le lecteur ait appris quelque chose au-delà du dénouement.» Mission accomplie ici car le rat des villes n'ayant jamais mis le nez dans une étable ou le pied sur un alpage aura découvert un univers où se révèlent de sacrés caractères. Non, il n'y a pas que les bêtes qui ont des cornes...

«Les passeurs de reines», Jean-Yves Gabbud, Editions Monographic, 192 pages

nocif et toxique que vous allez adorer détester!» peut-on lire dans l'avant-propos.

Plonger dans les abysses méphitiques de l'âme, c'est ce qui titille notre auteur adepte de noirceur mais la matinant d'un second degré qui est un peu sa marque de fabrique. Comme les titres de ses thrillers qui sont des énigmes en soi. Après Saint-Maurice, décor de sa trilogie «Cerbère», le Chablaisien a choisi Paris pour filer son histoire, celle d'un héros pas très catholique qui va connaître une métamorphose physique et morale inouïe.

Sa recette d'un bon polar? «Tout repose sur le twist final»,

répond Joachim Turin qui veille à ménager le suspense jusqu'à l'ultime page. Fan de polars, c'est tout naturellement qu'il s'est mis à en écrire, à la faveur du semi-confinement. «Je me suis vraiment lâché», confie celui qui ne va pas forcément acheter le dernier thriller à la mode, préférant faire son marché «hors des sentiers battus». «Il y a vraiment des perles.» Son cinquième opus est tout sauf acratopège. Jetez un œil à sa couverture, vous en aurez un bon aperçu!

«Quand le bien souffla l'air dans l'éden», Joachim Turin, www.joachimturin.com, 277 pages